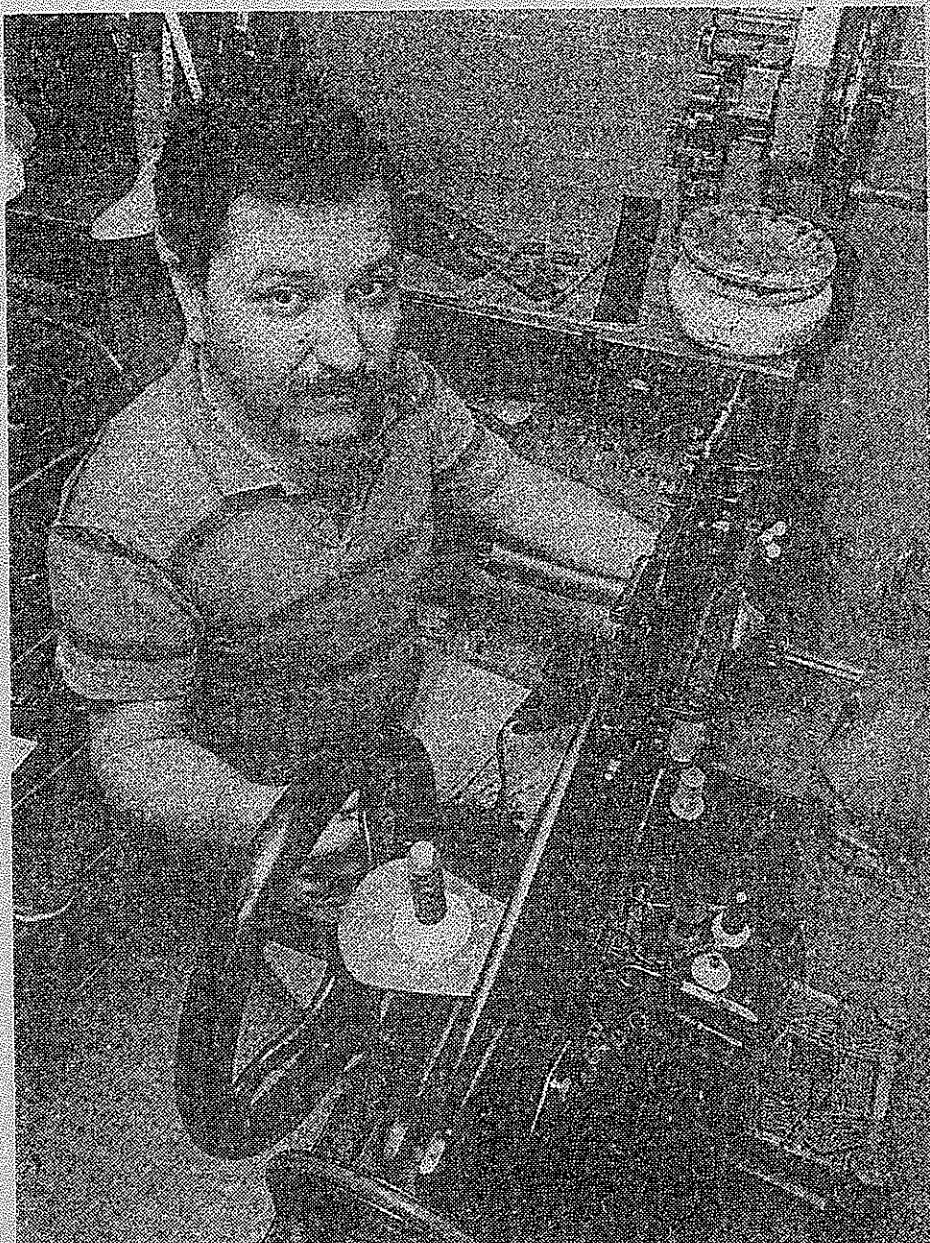


L'INSERTION SOCIALE

A RENNES



Renseignements auprès du coordinateur
M. DUPAQUIER - Université de RENNES 2
6 avenue Gaston Berger
35043 RENNES CEDEX

LE TRAVAIL DE L'ADOLESCENCE DANS UN ESPACE RESIDENTIEL

DOMINIQUE BOULLIER

D'UN MODELE CULTURALISTE À UN MODELE CONSTRUCTIVISTE.

Il y a maintenant sept ans que j'avais commencé mon étude de terrain sur les adolescents dans un îlot de grand ensemble à Rennes. A cette époque, ma façon d'aborder l'objet "jeunesse" était fort marquée par des théories socio-politiques de la domination. Si j'étudiais les "jeunes du-bas-des-tours" (1983), comme je les ai appelés, c'était pour montrer à quel point "la jeunesse n'était qu'un mot", comme le disait Bourdieu (1978) et comment la jeunesse des "milieux populaires" (?) mettait en oeuvre des modèles de comportement particuliers qui lui étaient dictés en grande partie par sa position de dominée. Cette vision des choses continue à faire florès dans la sociologie de la jeunesse tant il est vrai que l'on n'a jamais fini de décrire les variations culturelles qui caractérisent la jeunesse puisque, précisément, elle n'existe pas et qu'elle change même à grande vitesse. Cette approche culturaliste dissolvait la notion de jeunesse pour mieux retomber sur des réalités sociologiques plus substantielles: les classes sociales. Or, personne n'a vu pas plus de classe sociale que de jeunesse se promener dans la rue: ces constructions conceptuelles peuvent être interrogées au même titre les unes que les autres (et si elles avaient l'audace de se promener dans la rue pour gagner en évidence, ce serait encore plus à interroger!). Mais il y a des lieux communs sociologiques qui finissent par devenir des certitudes au point d'être employés par tout un chacun: les classes sociales sont de ceux-là, version marxiste ou version INSEE (les Catégories Socio-Professionnelles, dont la conception, soit dit en passant, a été historiquement très marquée par ce modèle marxiste, en France, précisons-le bien) ou encore version habitus (de classe) ou, concept plus mou, version culture. La sociologie qui se charge de décrire sans interroger sa propre

activité de connaissance, doit en effet toujours bricoler de nouveaux outils pour dénier la réalité de certains objets et l'attribuer à d'autres: moyennant quoi, on ne connaîtrait toujours rien des processus qui permettent, pour les acteurs comme pour les sociologues, de construire et de soutenir l'existence de catégories sociales. Je penchais à cette époque pour une version culturelle de la notion de classe sociale, à la mode anthropologique, ce qui constitue déjà après tout de saines exigences d'observation, ou à la mode de "la culture du pauvre" de Hoggart, dont les descriptions sont toujours prises dans un combat idéologique implicite. Je me voyais tenu de montrer la vitalité et l'autonomie (!) de la production culturelle des jeunes-de-milieu-populaire, d'où ces descriptions teintées d'exotisme enchanteur (et que l'on retrouve en quantité dans la littérature journalistique ou savante sur la jeunesse), mais il me fallait en même temps souligner l'implacable fatalité de la domination qui condamnait toutes ces manifestations de capacités culturelles pleines et entières à la dégénérescence et à l'impasse, d'où ces récits dramatiques visant à émouvoir le lecteur et à lui faire enfin comprendre la force des assignations de places sociales, au cas il l'aurait oublié en route. Des débats entre Grignon et Passeron (1982) sur ces thèmes de l'autonomie et de la domination dans les cultures populaires ont continué à faire des ravages chez les sociologues culturalistes.

Il est toujours plaisant de revoir à quelques années d'intervalle les procédures textuelles adoptées pour ballotter le lecteur d'une croyance à l'autre et pour mieux le persuader que le sociologue, lui, détient quelque chose du savoir sur le destin des hommes. Et cette présentation auto-critique n'est bien entendu qu'une des ruses supplémentaires de l'auteur. Ami lecteur, méfie-toi!

Fort heureusement, certaines de mes références anthropologiques me décalaient d'une vision substantielle de la jeunesse ou des milieux populaires: le jeu des accusations, la logique du procès, que met en évidence Gérard Althabe (1985) dans les espaces résidentiels m'orientaient plutôt vers l'activité de positionnement social réciproque qui s'opère dans une situation donnée, activité qui mobilise les savoirs et les repères sociaux sur les hiérarchies et les valeurs sociales d'ensemble mais qui les mobilise en situation. La capacité des acteurs à se classer, à se distancier et à appartenir, devenait "pensable" et les recherches de Jean Gagnepain (1982) formalisant cette compétence sociale ne faisaient que renforcer ma conviction: il n'existe certes ni jeunesse ni adolescence "en substance" mais il n'existe pas non plus de classes ou de milieux populaires per se. Seul un modèle de l'activité de communication en situation permet de rendre compte de la construction de chacun de ces repères, de ces lignes de classement social, dans un

contexte donné. Il était bien beau d'énoncer une vérité comme "la jeunesse n'existe pas" mais il fallait encore montrer comment les acteurs opèrent ce montage de fiction tellement réussi que, finalement, "les jeunes", ça finit par exister et ça se parle. Un courant récent de la sociologie des sciences (Latour, Callon en France) a dû forger un modèle pour contrer la force d'évidence des argumentations scientifiques et pour démontrer comment tous les faits scientifiques sont construits non seulement "cognitivement" mais aussi socialement. Le constructivisme, comme on l'a appelé, s'est forgé contre la prétention de la science à s'abstraire de la société: à partir de recherches anthropologiques, il s'est fixé comme objectif de décrire les procédures de construction de ces évidences que sont les faits scientifiques. Les sciences sociales ne sauraient d'ailleurs y échapper!

L'objet de mon travail ne pouvait plus consister à décrire en substance des groupes adolescents, à rapporter cela à d'autres substances, les classes ou les cultures populaires. Je devais suivre en détail les procédures de construction de ces réalités, dans un contexte donné (ce que fait le constructivisme) mais selon des procédures formelles structurées (ce que fait la théorie de la médiation de Jean Gagnepain). Je rends compte ici de cette activité de construction de groupes d'âge adolescents telle quelle se manifeste dans un îlot de grand ensemble rennais dans les années 80. Voilà, me direz-vous, qui est encore plus substantiel, monographique en diable, et finalement d'un intérêt purement local puisqu'on ne peut rien "généraliser". L'horrible mot est lâché, qui tyrannise tous les sociologues et qui va bras dessus bras dessous avec la "représentativité"! Eh bien, je ne généralise pas, c'est certain, et je m'en garderai bien: mais, en allant le plus finement possible dans l'observation de l'activité des acteurs, je n'en oublie pas d'abstraire, de formaliser, ce qui n'a rien à voir avec une généralisation, qui intéresse, certes, l'INSEE qui doit aider à gérer le pays mais certainement pas les Sciences Humaines qui prétendent expliquer (ce qui est sans doute prétentieux mais c'est la croyance de base de l'activité scientifique, ne scions pas -trop- la branche sur laquelle nous sommes assis!).

La construction des groupes d'âge adolescents doit être pensée dans un certain champ, délimité par les acteurs eux-mêmes: ce champ définit les partenaires en jeu et les principes de leur communication qui leur permettent de débattre et de se confronter pour faire exister ou non une certaine réalité désignée comme "les jeunes". Il n'y a donc plus de jeunes en tant que tels, que les acteurs désigneraient et qu'on prendrait à la lettre comme objet d'investigation ou à l'inverse que le sociologue découperait selon des frontières bien à lui. Il existe seulement des

espaces de débat que les acteurs s'entendent pour définir comme unités référées aux mêmes principes et au sein desquels le débat sur l'existence des jeunes se déroule. J'aurais pu aussi bien prendre la presse ou le champ sociologique et montrer comment les jeunes n'existent que dans le débat entre acteurs qui parlent pour eux, mettent en avant certains représentants de la jeunesse (tel leader mais aussi tel groupe de punks, tel quartier ouvrier, etc...) que d'autres disqualifient, etc.. (la "bof génération" contre la "pote génération", etc...). J'avais esquissé cette piste de travail il y a plusieurs années pour montrer, à partir d'une étude des articles du "Nouvel Observateur" consacrés à la jeunesse, comment la société se pensait elle-même (et plus particulièrement les faiseurs d'opinion) à travers les représentations de la jeunesse qui étaient construites et opposées systématiquement. Entre la "jeunesse-problème", la "jeunesse en marge" et la "jeunesse-espoir", la jeunesse est produite comme telle et débattue sans que le sociologue ait à trancher sur la réalité de chacune de ces représentations mais seulement à analyser les procédures adoptées par chacun pour la construire.

Dans le terrain approximativement délimité que je m'étais fixé, les acteurs désignaient un certain nombre d'espaces sociaux où se déroulait un débat sur la jeunesse, sur l'adolescence, où l'on produisait sans cesse de nouvelles définitions de ce qu'est un adolescent et où l'on mobilisait ces catégories d'âge pour constituer un rapport social (et se définir par là-même dans ce rapport). J'en ai retenu trois pour mon observation: la famille, les groupes adolescents entre eux, et l'espace de cohabitation résidentielle, ici défini comme îlot. D'autres champs de formation de ces catégories d'âge auraient pu être privilégiés et interviennent à l'évidence dans la structuration de la situation: l'école (et ses classes organisées selon l'âge), les équipements socio-culturels et le travail social que j'ai d'ailleurs étudiés mais qui ne seront pas exposés ici, (cf. Boullier, 1984, 1986 et 1987a), les entreprises (les apprentis, le débutant, le jeune ouvrier jusqu'au retraité, autant de compositions de catégories mixtes liées à l'activité professionnelle et à des frontières d'âge). Chacun de ces champs peut faire l'objet d'une observation portant sur ses procédures de constructions des frontières d'âge: c'est dans ce cadre qu'on peut rejoindre la sociologie de la jeunesse sans pour autant lui attribuer une quelconque substance. Et c'est en mettant en rapport les procédures de construction des frontières d'âge dans tous ces champs qu'on peut finalement discuter ce qui fonde ce principe de division sociale qu'est l'âge. Dans le cadre de ce travail, c'est une certaine frontière d'âge qui m'intéressait plus particulièrement, celle qui aboutissait à la production d'une catégorie adolescents, sans oublier qu'elle n'est qu'un cas particulier de l'activité de classement social.

1-LA CONSTRUCTION DE FRONTIERES D'AGE ENTRE ADOLESCENTS.

La production d'une catégorie "adolescent" est une activité essentielle des groupes adolescents eux-mêmes. Il ne sert à rien d'appliquer des grilles de lecture descriptive pré-établies sur la "cohorte" des adolescents que l'on pourrait dénombrer démographiquement. (sur les limites de sa validité, voir Boullier, 1987b et Thévenot, 1979). Les adolescents n'en finissent pas de contester ce regroupement biologique des âges, qui a tendance à être renforcé par l'école: ils débattent sans cesse entre eux pour savoir qui est "encore un gamin", qui n'est "pas mûr", etc... Ils jouent en permanence de ce flou permis par l'âge, malgré la définition de l'état-civil enregistrant les dates de naissance, pour se diviser, se regrouper, intégrer ou exclure, etc... Sur le plan des pratiques culturelles, les modes s'organisent aussi selon cette logique du déclassement rapide par référence au "nouveau": lorsqu'on est jeune, on ne peut pas coller à un état ancien du marché culturel, il faut toujours être nouveau, sous peine d'être ringard, deux mois plus tard, lorsque la "house music" a détrôné le rap ou le funky... Il n'y a aucun intérêt à essayer de suivre pas à pas ces changements incessants, ni à l'inverse à les réduire à de constantes oppositions de "structures des dispositions" malgré leur variations: il faut par contre expliquer cette pression à la variation et la capacité qui permet à ces adolescents de se construire entre eux et vis-à-vis des autres un univers social clivé sur la base des âges.

Les adolescents s'opposent à la fois à ceux qui sont plus âgés, les adolescents précédents devenus les aînés, et à ceux qui sont plus jeunes, les "gamins". C'est à la fois un classement valable dans le moment précis où il est énoncé mais c'est aussi une façon de recomposer sa propre trajectoire, de faire de l'histoire, en englobant présent, passé et avenir. En délimitant une catégorie enfants, on marque les traits qui font qu'on n'est plus enfant, qu'on s'en distingue et qu'en même temps on a perdu définitivement cet état d'enfant. En définissant une catégorie "plus vieux", on souligne qu'on ne l'est pas encore et on repère les traits qui sont la marque de cette position dans l'échelle des âges: on produit déjà les modèles de ce qu'on pense souhaitable et possible d'être.

Vis-à-vis des "plus vieux".

Cette présence des plus vieux laisse des traces vécues quotidiennement: un groupe adolescent ne peut inventer sa place sans savoir que d'autres avant lui ont existé dans l'espace local et dans sa famille même. Ce fait incontournable apparemment peut cependant être déjoué et l'arbitrarité de tout classement et du classement par âge en particulier réapparaît alors. Un jeune de 22 ans est par exemple toujours présent avec le groupe des 18-19 ans et représente le type même de "l'adolescent prolongé", du "raté", aux dires mêmes des jeunes. Ils profitent cependant de sa voiture, du fait qu'il a un peu plus d'argent que les autres bien qu'il soit chômeur: ils s'en servent aussi comme repoussoir pour bien souligner ce qu'ils ne veulent surtout pas devenir, pour stigmatiser cette déchéance sociale qui fait qu'il ne peut même plus fréquenter son groupe de pairs mais qu'il doit se rabattre sur le maigre prestige apporté par la fréquentation d'un groupe plus jeune. Ces adolescents prolongés sont d'ailleurs mis en position d'en rajouter dans les comportements spectaculaires stigmatisés (beuveries, bagarres, vols...) comme s'ils devaient assumer cette position d'ainé en la retournant vers une escalade...dans la déchéance sociale. Un autre jeune de 20 ans, après avoir fait de la prison, décide de rompre avec ses anciennes relations et s'affiche avec les 10-12 ans, en jouant au foot avec eux. Par un retournement radical, il se "range" en acceptant de réintégrer un groupe d'enfants, en occupant la position d'enfant que l'opinion locale estime qu'il n'a jamais quitté. Mais cela n'est pas sans risque d'interprétations inverses de la part des parents qui y verront à nouveau un danger de "détournement" pour leurs enfants.

Ces cas de décalages importants par rapport aux frontières traditionnellement établies entre les âges montrent leur relative instabilité: mais le fait que ces comportements soient stigmatisés laisse entendre qu'il se crée entre adolescents un certain consensus sur les signes de la maturation, sur les comportements qu'il convient d'adopter pour la revendiquer. Ils sont aidés en cela par toutes les institutions (fin de l'école, service militaire, permis de conduire, etc..) et aussi par les jugements des parents, des adultes en général, qui accordent ou non le statut d'adulte. Pour les adolescents de ce quartier, le permis de conduire est le seuil essentiel, survalorisé grâce à la visibilité qu'il accorde. Le jour où le permis ne sera accordé qu'à ceux qui sont inscrits sur les listes électorales, le problème des inscriptions sera réglé (mais non celui de la participation civique!). La voiture, c'est à la fois un signe de consommation et un prétexte à consommation tous azimuts, un passe-temps radical contre l'ennui (d'où des possibilités de donner

des signes d'activité utiles ou reconnus socialement tels que réparer sa voiture), des possibilités de sortie (notamment hors de l'espace local si dévalorisé), un espace personnel qui compense l'impossibilité fréquente d'en avoir un chez ses parents et qui permet notamment d'inviter ses copains. Cette force du signe "voiture" (plutôt que "permis de conduire") amène les jeunes à survaloriser ce seuil et à considérer que lorsqu'on a une voiture, on fait la preuve qu'on n'est plus un adolescent et que cela suffit à le démontrer: et de fait, le jeune adopte alors souvent les comportements associés, marqueurs de maturité et de responsabilité. Parfois cependant, le désir se polarise tant sur les signes du statut nouveau qu'on y reste fixé et qu'on use et abuse de la voiture comme seule ressource pour indiquer que l'on a "muté" (on y passe jour et nuit, on fait des démonstrations de prouesse - et de bruit- devant les tours, on ne parle plus que de ça, etc...). Cette fixation aboutit au résultat inverse car elle signale que l'on a toujours besoin de prouver de façon ostentatoire que l'on est adulte, alors que l'art d'assumer un seuil consiste à agir comme si ce statut avait toujours existé, comme s'il s'agissait d'une "seconde nature" et à se détacher de tous les signes, magiques ou revendicatifs, qui permettent d'afficher ce nouveau statut. Il faut "prendre de la distance" et certains, en ne le faisant pas, prouvent...qu'ils ont encore à faire leurs preuves.

Vis-à-vis des plus jeunes.

La démarcation vis-à-vis des plus jeunes est sans doute plus active que la précédente car, malgré tout, ces classements s'ordonnent en succession et par là en hiérarchie jusqu'au statut social d'adulte. Statut de plus en plus difficile à identifier dans la mesure où le temps pour y accéder s'allonge énormément en raison des statuts précaires que l'on connaît et dans la mesure aussi où les adultes eux-mêmes valorisent un modèle "jeune", capable d'expérimentation permanente, finalement très proche du modèle de l'adolescence. Les adolescents font tout pour se distinguer de l'enfance et marquer fortement cette frontière. Le jeu consiste plutôt à déclasser les autres pour soi-même apparaître dans un groupe plus âgé. Vers 12-14 ans, on commence à afficher son sérieux en ne jouant plus. La frontière légale de 16 ans pour la fréquentation des bars, souvent tournée mais malgré tout assez contraignante, marquera le retour des jeux mais ils seront payants et se dérouleront dans des lieux publics adultes (baby-foot, flipper et jeux d'arcades). Le vélomoteur fonctionne comme signe de distinction fortement valorisé au même titre que la voiture et coupe nettement des activités précédentes. Elle n'a d'intérêt cependant que le temps de se démarquer de l'enfance et, dans le

quartier, dès 16 ans, tous les adolescents ont abandonné plus ou moins leur "mob" et attendent déjà la voiture.

L'un d'eux cependant, à presque 18 ans, continue de faire des démonstrations fort bruyantes de sa virtuosité en "meule" et passe de ce fait pour un attardé, qui aurait encore besoin de se distinguer vis-à-vis des enfants comme si cette distinction n'était pas acquise. Cette position décalée dans le groupe adolescent est renforcée par sa difficulté à créer un groupe autour de son âge: un groupe fort de 18-19 ans et un autre de 15-16 ans semblent attirer à eux tous les autres et conduisent certains à s'intégrer à des groupes au-dessus ou en dessous de leur statut reconnu en âge. Lorsqu'on ne peut prétendre à celui juste au-dessus de sa maturité reconnue, on est condamné à déchoir: ce jeune n'a pas réussi à construire une position d'âge suffisamment solide entre les deux autres. Sa difficulté est encore renforcée par le fait que les parents eux-mêmes ne cessent de le comparer à ses frères plus jeunes et de le considérer moins mûr qu'eux. De même, ses échecs scolaires l'amènent à "cohabiter" avec des camarades de classe plus jeunes. D'un champ à l'autre, les classements par âge peuvent ainsi se répondre et se confirmer sans qu'il soit nécessaire de chercher dans l'un la cause de l'autre: il est en effet possible d'occuper des positions différentes ("on schedule", à l'heure, pour l'une des horloges sociales et en retard dans un autre champ).

La seule possibilité pour s'intégrer à un groupe d'un âge reconnu comme plus mûr consiste à utiliser l'appui d'un frère ou d'une soeur plus âgée: on participe alors à ce groupe avec un statut très particulier, protégé, "chaperonné" même, ce qui peut avoir aussi bien des inconvénients. On peut ainsi mesurer à quel degré d'invention de sa place dans une succession des âges et des générations relève d'un exercice complexe et n'est pas toujours facile à réaliser, produisant des décalages permanents qui marqueront la socialisation du jeune. Il n'est pas question d'âge ou de maturité "objectifs" mais de conjoncture permettant ou non de créer un consensus provisoire sur une définition réciproque des positions.

Certaines manipulations présentent même le point extrême de l'arbitrarité des frontières d'âge. Akim, d'origine vietnamienne, peut ainsi jouer sur deux âges selon les circonstances. A son arrivée en France, une erreur s'est glissée sur son passeport: il a été crédité de 3 ou 4 années de moins qu'il n'avait "en réalité". Personne bien sûr ne peut connaître qu'elle est cette "réalité": ses deux âges, l'officiel et l'authentique, peuvent servir à tout dans les groupes. Il a choisi de participer plutôt au groupe des 15-16 ans en utilisant son âge "réel" (18-19 ans) pour se placer comme le leader du groupe, sans pour autant déchoir comme les autres qui fréquentent un groupe plus jeune .

Plus généralement, il apparaît, comme dans les signes du changement de statut qui fournissent eux-mêmes le statut, que c'est la fréquentation d'un groupe d'âge donné qui produit l'âge en question, la "mentalité" qui y est associée. Le même adolescent, selon qu'il participe à un groupe plus jeune ou plus âgé sera perçu comme plus jeune ou plus âgé de "mentalité". On provoque son propre changement par un changement de groupe qui lui n'est possible que dans la mesure où le groupe s'entend pour reconnaître qu'il y a un changement personnel de "maturité"! C'est ce qu'explique une jeune de 19 ans à propos de son frère qui a 18 ans.: *"Je vois , l'année dernière, quand il est là avec ses copains, une vraie mentalité de gosse, quand l'année dernière aussi on est allé avec mon frère aîné en vacances, et ma belle-soeur, c'était pas du tout le même genre, on voyait bien qu'il faisait plus que son âge, alors que là il fait 15 ans à tout casser"*.

L'inflation des classements par âge, qui est particulièrement nette à l'adolescence permet de tout expliquer avec un certain naturalisme, qui inclut à la fois la fatalité ("c'est de son âge") et le changement permanent puisqu'on peut ainsi expliquer tout clivage dans les groupes par ces différences de maturité. Ainsi, au début de mon enquête, j'avais rencontré Philippe dans un grand groupe d'enfants, jouant aux billes, courant partout, alors qu'il avait 14 ans: il en était le leader. J'ai pu suivre son évolution pendant plus de 3 ans et voici ce qu'il m'en disait trois ans plus tard: *"Il y a trois ans, quand j'étais encore à l'école, je rentrais vers 10-11 heures le soir, tout ça et puis juste après qu'on s'était rencontrés (avec le chercheur) , ben, j'étais plus avec Akim et les autres. Ils allaient avec des filles plus jeunes que nous. La mentalité, c'est pas pareil. Le samedi, ils sortaient pas le soir. Maintenant ils ont changé."* L'explication par la mentalité peut s'entendre pour Philippe en termes d'âge et de maturation: or, chez les autres adolescents, dont parle Philippe, la même explication recouvre, comme l'indiquent les exemples de Philippe (les sorties en boîte) une différence de modèle éducatif. Les parents ont en fait fortement contribué à la séparation du groupe en montrant que Philippe ne pouvait être une "bonne fréquentation". L'usage systématique d'une ligne de classement en termes d'âge permet ainsi toutes les réinterprétations d'autres classements et personne, dans tous les domaines, ne se prive de l'utiliser pour ces raisons mêmes. On peut énoncer ainsi des vérités, les naturaliser comme des fatalités et des évidences, et soustraire à la discussion tout le caractère arbitraire de ces désignations (du "p'tit jeune" au "croulant"), toujours prises dans un rapport social, dans un placement réciproque.

Il faut noter que cette activité incessante de classement entre les adolescents eux-mêmes se marquent dans l'occupation des espaces, dans l'îlot ou dans les

équipements socio-culturels. Sur l'îlot que j'ai observé, l'existence d'une "maison de l'enfance" contribuait à pousser tous les jeunes, dès l'âge de 12 ans, à se démarquer en arrêtant de la fréquenter pour bien souligner qu'ils ont quitté cet état d'enfance. Mais il leur reste difficile de mettre à la place une autre définition de leur statut. C'est d'ailleurs tout le travail de l'adolescence, qui commence par cette phase d'évidement, de définition négative, comme "n'étant plus enfant" et qui ne se terminera que lorsque le jeune se verra reconnu sa capacité sociale, alors qu'il y accède dès la puberté. Il faut en effet tout ce temps de négociation pour que la société reconnaisse seulement qu'il existe effectivement de nouveaux partenaires à part entière. Pendant ce report, l'adolescent ne cesse de donner des signes de sa maturité sociale en jouant de plus en plus activement la distinction, en refusant d'être enfermé dans les positions assignées. Cela se traduit surtout entre adolescents eux-mêmes qui n'en finissent pas de se différencier: il est alors impossible de les faire cohabiter dans un équipement, si des frontières techniques très fortes n'assurent pas l'espace personnel de chaque groupe. Ainsi, une tentative pour faire venir des adolescents dans la maison de l'enfance, dans un espace séparé des autres, n'a guère eu de succès car, en dehors du rapport problématique avec la maison de l'enfance elle-même, il était impossible de permettre aux différents groupes adolescents de cohabiter sans que l'un n'évacue l'autre, au besoin par la force.

2-LA CONSTRUCTION DE L'ADOLESCENT DANS LA FAMILLE.

Un autre espace social voit se dérouler un débat actif sur les places des uns et des autres en termes d'âge. Ses modalités sont bien différentes et vont permettre d'introduire une autre dimension du rapport de générations qui organise la production de l'adolescent.

Le rapport qu'entretiennent parents et enfants peut certes être interprété selon des différences d'âge, au sens quasi biologique mais aussi au sens culturel, comme temps d'appartenance. Mais il manifeste aussi plus nettement que les âges se succèdent et qu'ils se remplacent et plus encore que les générations naissent les unes des autres, et que le jeu du classement ne peut absolument pas inverser cet ordre. Voilà une dimension qui pouvait passer inaperçue dans l'activisme des classements par âge entre adolescents: lorsqu'on passe à l'observation de la construction de l'adolescent dans la famille, on ne peut ignorer le fait que ces parents ont engendré leurs enfants et que, précisément, ils ne les ont pas seulement engendrés biologiquement mais qu'ils les ont placés symboliquement comme "fils et fille de": le travail de l'adolescence, pour ce qui s'en déroule au sein de la famille, consistera à remettre toute cette question en débat pour définir ce que c'est qu'être "fils ou fille de" sans pourtant n'être plus dans un rapport d'enfant.

La différence d'ancrage historique des parents et des adolescents est, à l'observation, relativement bien admise. Etre né dans telle conjoncture historique a entraîné une multiplicité d'acquisitions actives à travers diverses expériences, depuis une situation matérielle particulière (plus ou moins aisée ou marquée culturellement) jusqu'à une morale, une vision du monde, elles aussi particulières. L'adolescent, lui, n'est pas parti du même point et n'a pas traversé les mêmes événements avec le même statut, avec le même regard. Ces générations ne sont pas contemporaines. Le fait qu'un "conflit de générations" se greffe sur cette appartenance à des temps historiques différents n'a que peu d'intérêt car ce conflit existe entre tous les acteurs dont les points de vue ne peuvent qu'être particuliers: le problème, dans le cas des générations, c'est qu'il faut au moins admettre qu'il y a un partenaire, dont la parole est reconnue, pour qu'il y ait réellement conflit.

On observe bien dans les familles une certaine ritualisation de ces oppositions des temps d'appartenance. Chacun ironise sur les formules du type "d'mon temps...." ou "les jeunes d'à c-t'heure...". On sait que les jeunes connaissent déjà un type d'existence matérielle en général plus aisé que celui de leurs parents lorsqu'ils

étaient enfants et il est parfois difficile de faire admettre le chemin parcouru. On sait aussi que "les temps ont changé" de même que les goûts et qu'un affrontement est inévitable. Mais la particularité de cet échange entre temps d'appartenance différents, c'est qu'il est en même temps reconnaissance d'une altérité au sein d'une famille qui pouvait paraître unie et indivisible, issue qu'elle était d'un même sang et dominée par la figure des parents. La reconnaissance des changements d'époque permet un *modus vivendi* qui ne règle pas pour autant la question de la forme même du débat et des partenaires qui y participent. Le rapport de génération suppose, lui, d'autres réaménagements pour être vivable.

Le travail de l'adolescence touche de ce fait toute la famille. On devrait plutôt parler d' "adolescence de la famille" car toutes les places doivent être redéfinies. De la même façon qu'en produisant des différences d'âge, les groupes adolescents se classent et se définissent mutuellement, sans qu'on puisse dire qu'il existe en dehors de leur jeu de classement une réalité des places qu'ils s'attribuent, de la même façon il est encore nécessaire de traiter la construction de l'adolescent au sein de la famille comme un rapport, comme une activité commune qui positionne chacun. A entendre les discours parentaux, il est très difficile d'intégrer cette transformation en cours ou de la repérer précisément. La maturation semble là encore expliquer tout, naturellement, comme un processus continu sans rupture et fatal. Cette maturation est ordonnée à l'archétype de l'adulte et les parents peuvent juger comme sur une échelle dont ils sont l'étalon les changements de leur enfant. Mais cette mise en ordre d'un développement adolescent, que l'on perçoit bien dans les récits, ne dit rien (ou le dit en le taisant) de la redéfinition simultanée de la position parentale qu'il suppose. Cet enjeu apparaît seulement lorsque les conflits récents font éprouver le seuil de façon parfois douloureuse et lorsqu'il n'a pas encore été possible de recomposer une cohérence à ces transformations. Plus les adolescents en question sont proches de la puberté, plus le récit des parents admet cette rupture, cette reconstitution des places. On ne peut plus leur parler comme à des enfants et parfois on ne peut même plus leur parler du tout, lorsqu'on traverse ces phases de définition de l'adolescent par l'absence (les fugues), par le silence ou par tout autre forme de refus très net, définition par le vide, symptomatique d'un seuil.

Une fois ces seuils "digérés", il semble que les parents intègrent la mutation en créant une certaine stabilité dans les modes de relation. Leurs récits redeviennent alors ceux de la maîtrise, de la stabilité ou du changement fatal naturel. C'est qu'en effet il est extrêmement difficile d'établir dans la famille un principe de relation qui prenne en compte d'une part, les changements successifs

de l'adolescent et d'autre part, le fait que ce fils n'est pas "son enfant". Lorsque l'altérité s'introduit dans la famille sous la forme de l'adolescent, il n'est pas possible de lui attribuer un statut ferme et définitif. L'adolescent, en l'occurrence, ça n'existe pas. C'est seulement le travail commun que sont obligés de faire les partenaires de la famille pour réarranger sans cesse leurs relations jusqu'à ce que "l'enfant" ait été effectivement "tué dans le fils", comme le dit Gagnepain. Il faudrait aussi admettre que ce travail n'est jamais définitivement clos et qu'on peut toujours reproduire, répéter des scénarios parent-enfant à tout âge. Cependant, il est possible pour la génération parentale d'admettre, à un certain moment, la fin d'une prise en charge voire une dépossession (ce qui suppose une possession, toujours abusive, puisque le rapport éducatif de prise en charge de l'enfant ne peut se définir comme une possession: "vos enfants ne sont pas vos enfants" est en effet le seul principe éducatif permettant l'accès de l'enfant à la société et au désir).

La construction de l'adolescent dans la famille est dès lors un pari toujours perdu si elle consiste à fournir des traits stables à un individu: elle opère plutôt comme recombinaison des principes de communication au sein de la famille, qui conduit à admettre sa relativité comme unité sociale. On peut dès lors observer différents modes de gestion de cette recombinaison et différentes médiations ou différents indicateurs sur lesquels ils se portent. Les acteurs eux-mêmes classent et jugent les pratiques éducatives des autres familles et s'en servent comme modèles ou comme repoussoirs. On peut schématiquement identifier deux stéréotypes dans les accusations portées par les familles: l'autoritarisme et le laisser-faire. Ces deux passages à la limite identifient d'une part la fixation à un rapport parent-enfant maintenu, à un état antérieur des relations, où l'enfant n'a pas voix au chapitre (in-fans) et qui se maintient à l'adolescence, d'autre part la dilution de toute frontière et de tout statut au point où l'on ne sait plus qui est qui. Dans le pôle de l'autoritarisme, l'adolescence est niée et le fils ne peut jamais sortir du rapport d'enfant. Dans le modèle du laisser-faire, la confusion des places de générations est à son comble et le fils là non plus ne peut accéder à une place neuve puisqu'il peut en rester au mode fantasmatique de la toute-puissance infantile et de la totalité familiale. Dans les deux cas, l'enfant ne peut plus sortir du magma familial (Legendre, 1986), il n'est pas contraint par un interdit, par une renégociation claire des places, à s'orienter vers l'extérieur, à sortir de la famille. Ces deux tentatives ont en commun de vouloir maintenir la pérennité de la totalité-famille alors que l'adolescence commence nécessairement à la dissoudre. Ces pôles extrêmes peuvent seulement représenter les tendances vers lesquelles penchent les différents modèles éducatifs. Et les familles seront promptes à repérer chez

l'une ou chez l'autre les symptômes d'un glissement vers l'un ou l'autre de ces pôles. Chaque famille construit en effet à sa façon la position de l'adolescent, c'est-à-dire finalement le schéma des relations familiales recomposées sous le coup de l'émergence d'une nouvelle Personne.

Je ne présenterai pas ici les différents indicateurs ou les différentes médiations qui marquent ce jeu de positionnement réciproque dans la famille (on trouvera certains éléments dans Boullier, 1986). La langue, comme parler mais aussi comme "mentalité", en est un. L'habit et l'habitat (y compris sa dimension temporelle, temps d'occupation et sorties) ont plus particulièrement attirés mon attention car ils sont les enveloppes techniques de la personne. La place de la chambre de l'adolescent et son mode de "gestion" est un indicateur extrêmement fiable du mode de communication et de l'ambivalence des relations à la fois issues d'un modèle ancien et devant se réaménager progressivement.

3-LA CONSTRUCTION DES GROUPES D'AGE ADOLESCENTS DANS L'ESPACE RESIDENTIEL.

En évoquant les définitions réciproques des adolescents entre eux ou les modèles éducatifs des familles, je n'ai pu éviter de laisser apparaître que ces constructions sont aussi des enjeux pour tout l'espace de cohabitation. Il est intéressant de voir que les rapports de générations dans l'espace résidentiel peuvent être aussi analysés doublement comme jeu de classement par âge, comme il apparaît aussi chez les adolescents, et comme généalogie, telle que l'avons aperçue dans les familles. Voilà bien d'ailleurs les termes du problème de la place des groupes adolescents dans un espace résidentiel. Quand il s'agit de participer à un jeu de classement par âge, on trouve toujours des acteurs pour jouer les vieux en face des jeunes et pour étendre l'activité de classement propre aux adolescents à tout l'îlot. Mais quand il s'agit de généalogie, on ne trouve plus personne pour ordonner les principes des prises en charge réciproques, pour gérer les problèmes de responsabilité des adolescents et vis-à-vis des adolescents. Tout est alors renvoyé à la famille qui seule peut prétendre avoir une responsabilité vis-à-vis de "ses" adolescents. Cette impossibilité d'un rapport de responsabilité générale vis-à-vis des enfants puis des adolescents et cette absence de responsabilité des adolescents dans l'espace résidentiel sont au cœur de la façon dont se constitue un peu partout le "problème-jeune".

Je passerai rapidement sur les jeux de classement par âge qui organisent toute la vie de l'îlot. Des univers d'appartenance historiques différents sont aussi facilement repérés, qu'ils soient définis en terme d'âge (les jeunes mariés, les retraités, etc.), en terme de durée de présence sur l'îlot ("on était les premiers habitants de la tour en 1972", "on reste là pour un an seulement" etc.), ou encore en termes de références culturelles ("les gens qui ont un esprit moderne", "ceux qui viennent de leur cambrousse"). Bourdieu (1978) avait proposé d'analyser les rapports de générations selon les "règles de vieillissement" propres à un univers. Cette perspective est en effet féconde pour établir, dans le cas de l'univers résidentiel, comment se construit une norme des rythmes d'expansion des ménages: là aussi se met en place une horloge sociale qui permet aux acteurs de se classer. Dans un contexte où le patrimoine des différents ménages est de grandeur assez voisine c'est-à-dire peu élevée, un conflit surgit rapidement entre la possibilité d'accumuler des biens et celle de promouvoir l'éducation des enfants. Ces stratégies d'investissement différentes (pour ses enfants ou pour des biens de consommation) compliquent ce jeu des rythmes d'expansion: la norme locale

favorise en effet le modèle "tout faire pour ses enfants": apparaît ainsi le lien étroit existant entre les règles de positionnement local entre ménages et les modèles éducatifs adoptés.

La difficulté à faire émerger un "ordre généalogique public" dans cet espace résidentiel, c'est-à-dire un repérage des places et des responsabilités réciproques des générations, apparaît très rapidement lorsqu'on commence seulement une enquête en laissant entendre qu'on s'intéresse aux jeunes. Le chercheur a droit alors à toutes les versions existantes du "problème-jeunes", que chaque acteur construit selon des principes différents. Le problème essentiel vient de ce que les adolescents ne respectent plus les frontières de la famille ou plutôt du ménage, non seulement en termes d'occupation d'espace mais aussi en termes d'assujettissement. Autant il est clair qu'on peut renvoyer les enfants à la responsabilité des parents, autant il apparaît publiquement que cela n'est plus aussi simple avec les adolescents. Or, toute la norme de la communication entre résidents tient dans cet impératif de clôture du ménage. Le ménage ne doit pas déborder de l'espace qui lui est attribué et il ne doit se singulariser en aucune façon quant aux rapports dans le couple ou entre générations. Les discussions et les jugements permanents que produisent les habitants les uns vis-à-vis des autres portent tous sur ces dérèglements: des frontières ne sont pas respectées, soit celle du ménage (qui déborde en étant bruyant, en s'installant sur le palier, etc..) soit celle des sexes (une mère qui travaille, une femme divorcée, un père chômeur, toutes choses qui remettent en cause l'attribution normale des rôles au sein du couple), soit entre générations (un père trop dur ou trop faible, une mère trop bonne ou débordée ou "égoïste", etc...).

Les adolescents sont des acteurs essentiels de ce débordement du ménage: non seulement ils sont présents dans les lieux publics mais ils choisissent leur relations au mépris des jugements portés par leurs parents sur les bonnes et les mauvaises fréquentations. Le "problème-jeune" ne suffirait cependant pas à naître de cela car, dans la réalité, les enfants de tous âges ont à peu près les mêmes pratiques. Mais il est intéressant d'observer à quel point on tolère relativement les grands regroupements indistincts d'enfants, comme s'il était admis que l'enfant demeure en dehors de la responsabilité sociale dans ses choix ("les enfants, ça se fait tout de suite des copains") et qu'il fonctionne à un niveau plutôt grégaire. Et si les choses vont trop loin, les parents peuvent prétendre encore maîtriser la situation.

Dans le cas des adolescents, leur activité publique met en scène non seulement des choix sociaux qui coupent transversalement dans les quelques relations établies entre familles mais encore ces choix manifestent une perte de contrôle évidente de la part des parents, qui voient publiquement leurs adolescents mettre en scène la

fracture interne au ménage. Ces jeunes, par leurs fréquentations, par leurs activités plus ou moins bruyantes ou anomiques, mettent en cause l'image de la famille comme un tout ("c'est encore le jeune X qui fait son cirque, quelle famille") mais signalent en même temps qu'ils ne relèvent plus tout-à-fait de cette unité sociale de référence comme le prouvent les nombreux décalages entre les images des familles et celles données par leurs adolescents ("ils ont du mal avec leur aîné").

Dès lors tous les ingrédients du problème-jeune sont en place. Comment traiter les relations entre adultes et adolescents dans l'espace résidentiel, rapports qui prennent parfois la forme de confrontations directes dans les lieux publics (le bas des tours ou les garages par exemple)? Qui peut dire quoi que ce soit à ces adolescents? La norme locale, représentée par les comportements de quelques familles mais utilisée activement par toutes les autres dans le jeu des accusations, veut que les adolescents continuent de relever de la responsabilité stricte des parents. Mais cette position va à l'encontre de ce qui se manifeste en permanence, à savoir que l'adolescent est une personne et qu'il est capable de classement et de responsabilité sociale en dehors des cadres établis par son appartenance familiale. La structuration du groupe d'âge entre adolescents sabote de fait le principe de la clôture du ménage sur lui-même et pose publiquement la question de la négociation de la place de ces adolescents dans l'espace public, c'est-à-dire dans le champ de positions réciproquement définies qu'est l'espace résidentiel.

Le débat peut être très vif entre ceux qui veulent ramener à tout prix les adolescents à leur place d'enfants dans la famille et qui vont donc éviter d'intervenir vis-à-vis d'eux ("c'est aux parents de faire quelque chose") et ceux qui veulent au contraire en découdre et accusent sans cesse les jeunes de tous les méfaits commis dans le quartier. Cette seconde position est risquée parce qu'elle admet que la famille n'est plus un cadre suffisant pour traiter de ces relations et elle peut dès lors se retrouver accusée de déborder de son propre espace familial, ce qui renforce alors le dérèglement des frontières ("Vous n'avez pas à taper mon fils, même s'il a fait une bêtise".) Elle est très facilement disqualifiée sur le quartier car elle joue abusivement d'un rapport d'opposition entre les âges: chercher à opposer systématiquement les jeunes et les autres, c'est tenter une opération de brouillage vis-à-vis des autres oppositions au sein de l'îlot et se rabattre sur une opposition facile où on peut prétendre à une certaine domination (par l'âge). Ce qui laisse entendre qu'on n'a plus d'autre argument à faire valoir pour assurer la défense de sa position (c'est une critique faite souvent vis-à-vis des habitants qui sont connus comme "anti-jeunes").

D'un côté, le rapport de générations vis-à-vis des adolescents se joue donc comme classement par âge mais, en se situant sur un terrain de rivalité, on ne peut accéder à la dimension de généalogie, de responsabilité réciproque et ordonnée des générations. Mais, d'un autre côté, ceux qui prétendent assumer une position de responsabilité dans le rapport de générations ne peuvent le faire que pour "leurs" adolescents, au sein de la famille, ce qui paralyse complètement la dynamique des relations entre générations au sein de l'îlot. Dans ce cas, la position parentale est enfermée sur sa dimension des liens du sang, ce qui est le plus sûr moyen de ne pas sortir d'une fusion et d'un rapport parent-enfant. Dans l'autre cas, la position parentale est totalement oubliée pour jouer strictement sur la différence des âges conçue comme rivalité ce qui conduit rapidement à la guerre généralisée (et les fusils sortent parfois sur l'îlot).

La construction des groupes adolescents, on le voit ne peut être pensée indépendamment du rapport dans lequel ils s'inscrivent: sont-ils jeunes et définis seulement par leur âge ou sont-ils enfants et définis seulement par leur appartenance à une famille? Il y a débat permanent au sein de l'espace résidentiel. Mais si l'on peut continuer à dire qu'ils sont adolescents, c'est pour souligner qu'ils ne sont ni jeunes ni enfants mais dans l'entrecroisement et dans le réaménagement des deux.

L'activité indépendante des adolescents dans la constitution de leurs groupes se situe dans ce cadre-là. Une observation longitudinale sur quelques années de la composition des groupes fait clairement apparaître que les adolescents négocient petit à petit leur structuration dans une confrontation aux réseaux parentaux existants. Loin de maintenir les éventuelles mésalliances ou les mauvaises fréquentations qui manifestent précisément leur capacité de sélection sociale indépendante, les adolescents sont amenés à recomposer leurs groupes pour les rendre finalement à peu près compatibles avec les normes parentales, avec ce qui est appelé " les bonnes fréquentations". Il faut pour cela parfois sortir de l'îlot, de l'espace résidentiel, qui reste malgré tout l'espace de référence de la famille, pour s'affirmer dans un espace personnel du type professionnel ou de lycée. On va donc chercher des ressources et des médiations supplémentaires et d'une autre nature pour assurer sa position face à celle des parents. Souvent aussi de nouveaux membres s'intègrent au groupe, venus d'autres quartiers, voire d'autres communes, connus au moment où le champ relationnel s'élargit grâce aux formations professionnelles spécialisées suivies par les jeunes. Ils permettent aux groupes locaux de se réorganiser, d'introduire de la diversité et une sélection sociale à la fois propre aux adolescents (les familles ne se connaissent pas) mais en même temps compatibles avec les critères sociaux des parents (une apprentie

coiffeuse fréquente ainsi un fils de bouchers, etc.). La fixation à un seul espace social de référence, comme dans le cas de jeunes sans aucune insertion sociale, rend beaucoup plus difficile pour eux la négociation avec les normes parentales dans l'espace résidentiel.

Il s'opère donc un réajustement des relations qui manifeste la capacité progressive des adolescents à passer un **compromis** avec les valeurs parentales tout en se créant leur zone relationnelle indépendante. Cela se fait souvent au prix du dépassement de l'espace résidentiel comme espace de référence. La construction du groupe d'âge adolescent semble de fait contradictoire avec les principes de la cohabitation dans ces flots résidentiels et c'est sans doute ce qui explique qu'on en parle tant. Si l'observation a porté sur des grands ensembles regroupant principalement des familles de milieux dits populaires, un certain nombre d'observations informelles dans des lotissements pavillonnaires, regroupant des familles de classes moyennes sembleraient confirmer ces mêmes principes (revoilà la tentation de la généralisation!). Les normes locales de clôture du ménage, la fixation sur la forme familiale du rapport de générations se retrouvent totalement. Par contre, l'opposition "anti-jeunes" est un registre peu utilisé car d'emblée dévalué: le contrôle des familles sur leurs adolescents est d'ailleurs souvent plus performant. Mais il faut aussi remarquer que ces adolescents passent souvent là encore de regroupements locaux à des appartenances de groupe non basés sur l'espace résidentiel et que leurs espaces de référence sont plus variés.

En conclusion

Le problème qui peut être ainsi soulevé en conclusion à la lumière de ces observations tient à la difficulté partout relevée d'entrer hors de la famille dans un rapport généalogique, d'échange de responsabilité avec des adolescents . Un certain nombre de professionnels se voient confier des responsabilités vis-à-vis des adolescents (école et activité péri-scolaires) mais personne ne se sent autorisé à se situer, en dehors de ces statuts professionnels (voire même en leur sein), dans une position d'adulte responsable qui négocie activement la place de l'adolescent. La dominante serait plutôt, au sein des familles elles-mêmes, à jouer le mimétisme vis-à-vis des adolescents en adoptant leurs comportements et leurs modes. Il est alors impossible pour l'adolescent d'accéder à une véritable négociation et à une réelle prise de responsabilité. En même temps qu'on vante les mérites de la jeunesse et qu'on s'empare de ses attributs, on évite de se confronter à elle en dehors de la famille ou 'des professionnels (et encore!). Dans l'espace résidentiel, il est ainsi impossible de participer à un réel échange de contributions avec les adolescents car tout le monde se dérobe pour prendre ses responsabilités par rapport à eux et évite aussi de confier quelque responsabilité que ce soit à ces jeunes. Ce refus de jouer le jeu de l'échange des contributions, de considérer que les jeunes doivent "servir à" et non seulement recevoir dans la position habituelle des enfants, va de pair avec une fuite générale d'une position adulte responsable qui se confronte sereinement à la génération montante. C'est une façon pour les générations en place de refuser de se voir mourir, autre modèle puissant de l'individualisme contemporain, et de se situer en concurrence avec celles qui sont appelés à les remplacer en leur ôtant tout moyen d'opposition (selon trois thèmes: "nous sommes aussi jeunes que vous", "vous n'avez pas exercé de responsabilités", "voyez ça avec vos parents"). Cette négation de l'ordre de la généalogie est, malgré lui, un lourd héritage.

Dominique BOULLIER

LARES Université Rennes 2

Références citées

- ALTHABE, Gérard et alii- *Urbanisation et enjeux quotidiens*, Paris: Anthropos, 1985.
- BOURDIEU, Pierre.- interview in Association des Ages, *Les jeunes et le premier emploi*, Paris, 1978, pp. 520-530.
- CALLON, Michel, "Eléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc", *L'année sociologique*, 1986, 36, pp.169-208.
- GAGNEPAIN, Jean, *Du vouloir dire. Traité d'épistémologie des Sciences Humaines (tome 1 : Du Signe, de l'Outil)*, Paris : Pergamon Press, 1982, (t. 2 de la Personne, de la Norme : à paraître).
- GRIGNON, Claude et Jean-Claude PASSERON.- *Sociologie de la culture et sociologie des cultures populaires*, Paris: Documents du GIDES, n°, 1982.
- HOGGART, Richard.- *La culture du pauvre*, Paris: Editions de MINUIT, 1970.
- LATOURET, Bruno et Steve WOOLGAR.- *La vie de laboratoire. La science telle qu'elle se fait*, Paris: La découverte, 1988 (1ère édition: 1979)
- LEGENDRE, Pierre, *L'inestimable objet de la transmission. Etude sur le principe généalogique en Occident*, Paris, Fayard, 1985.
- THEVENOT, Laurent.- "Une jeunesse difficile. Les fonctions sociales du flou et de la rigueur dans les classements", *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 26-27, mars-avril, 1979, pp. 3-18.
- BOULLIER, Dominique.- "Récits d'adolescence - Le traitement du changement selon les générations", *Cahiers Internationaux de Sociologie*, vol LXXX, 1986, pp 63-81.
- "Les Guardian Angels aux Etats-Unis", *Annales de la Recherche Urbaine*, juillet 1986, n° 31, pp 125-136.
- "Rapports de génération(s): classement par l'âge et généalogie", *Cahiers de la Recherche sur le Travail Social*, n° 13, 1987, pp. 11-26.
- *Les jeunes "du bas-des-tours", Approches des modes de vie des adolescents sur deux îlots de la Zup Sud à Rennes*, Rennes: LARES - RELAIS, 1982, 212 pages (avec la collaboration de l'équipe de prévention de la Zup Sud).
- *Pénélope au Pays des Pauvres. L'invention du travail social dans un quartier de Rennes*, Rennes: LARES - RELAIS, 1984, 150 pages.
- *Un étranger intime : l'adolescent. La cohabitation des générations en grand ensemble*, Rennes, LARES, 1985, 95 pages, (pour la CAF et la ville de Rennes).
- *A quoi servent les jeunes ? Jeunes et services urbains aux USA*, Rennes: LARES, 1986, 149 pages, pour le Plan Urbain.
- *Du rapport de génération(s) dans le champ résidentiel. La construction des groupes d'âge adolescents*. Thèse de doctorat (nouveau régime) de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (sociologie), Paris, 1987, 658 p.